



N° 10/02 - Février 2010

Dr Moustafa Mahmoud

Extraits d'ouvrages

Marc Chartier

Marc Chartier n'est pas un inconnu pour les lecteurs de Se Comprendre puisqu'il avait publié, il y a quelques années, une série de présentations d'auteurs modernes égyptiens. Après de longues études d'arabe et d'islamologie, il a consacré de nombreuses années au journalisme spécialisé dans les problèmes du bâtiment et des travaux publics. Il nous offre aujourd'hui une introduction à la pensée de Moustafa Mahmoud, un médecin égyptien qui a été le maître à penser d'une génération en quête d'une foi réconciliée à la modernité. Cet islam là ne nous rappelle-t-il pas des démarches analogues en milieu chrétien ?

L'écrivain égyptien Moustafa Mahmoud est décédé le 31 octobre 2009, à l'âge de 88 ans. Je connaissais personnellement l'homme qui m'avait souvent reçu au Caire, à son domicile. Il avait fait une fois le déplacement à Paris : ce fut notre dernière rencontre, au cours de laquelle, avec les services de l'Ambassade d'Égypte à Paris, il m'avait officiellement désigné comme son traducteur "officiel" en français.

J'ai tenté de connaître le penseur dont la caractéristique majeure aura été de transcrire la foi et la pratique musulmanes en des termes "modernes", s'attirant par là, en maintes occasions, les foudres des représentants officiels de l'Islam. J'ai pu toutefois constater directement l'impact de sa pensée, telle qu'exprimée dans ses ouvrages ou ses émissions à la télévision égyptienne, auprès des jeunes notamment.

J'ai perdu un ami très cher.

En présentant, à la demande de Jean-Marie Gaudeul, des textes majeurs du Dr Moustafa Mahmoud, c'est un dernier hommage que je lui rends. Ils sont extraits de trois de ses ouvrages que j'ai traduits : Du Doute à la Foi ; Dialogue avec un ami athée ; L'Enigme de la mort.

Le troisième de ces ouvrages est inédit en français. Quant aux deux premiers, ils ont fait l'objet, dans leur traduction française, d'une première édition à Beyrouth, il y a une trentaine d'années de cela. Malheureusement, sans que j'aie pu contrôler la relecture des épreuves, de nombreuses coquilles sont apparues dans le texte. Ces mêmes coquilles et erreurs ont été très souvent reprises dans des rééditions récentes réalisées en France à mon insu.

J'ai donc décidé de publier sur Internet les textes intégraux des trois ouvrages, par respect de la pensée de leur auteur. On les retrouve à l'adresse suivante : <http://tarjama.over-blog.com>

Marc Chartier

"DIEU" (EXTRAIT DE *DU DOUTE A LA FOI*)

L'itinéraire spirituel d'un musulman contemporain

Tel le pèlerin de la vérité qui, au terme de multiples tâtonnements, est finalement parvenu au havre de paix auquel il aspirait de tout son être, Moustafa Mahmoud feuillette ici, sous nos yeux, le livre de son passé. Page après page, chapitre après chapitre, nous apparaissent moments de doute et espaces de lumière, écueils et points de repère. Peu à peu, sous la lumière crue de la certitude enfin perçue, les embûches du chemin prennent tout leur relief, là même où les pas du chercheur s'étaient auparavant fourvoyés.

Tel l'aveugle qui recouvre la vue, l'auteur du présent ouvrage ne peut s'empêcher de témoigner. Comment se taire en effet quand on a connu l'amertume du doute et des ténèbres et que l'on sait à quel prix il en coûte de trouver l'issue ?

C'est précisément le caractère biographique de ces pages qui, à notre avis, les exempte d'un ton pédant ou doctrinal qui aurait pu rendre pénible leur lecture. Leur style même n'a rien de recherché. Les phrases se succèdent, entrecoupées de nombreux silences, parfois inachevées, ne servant que de support à une méditation qui se poursuit. Constamment, nous y sentons un auteur qui réagit avec toutes les fibres de sa personne et qui n'a de cesse de partager son expérience, son inlassable quête de la vérité. (M. Chartier)

Il y a longtemps de cela. Je ne me souviens plus quand exactement... Je devais avoir treize ou quatorze ans, peut-être moins, avec l'apparition des premiers symptômes de l'adolescence, lorsque je commençai à questionner :

Vous affirmez que Dieu a créé le monde parce que toute créature nécessite un Créateur ; tout objet fabriqué, un artisan ; toute existence une cause. Nous avons cru et fait confiance. Mais dites-moi donc ! Qui a créé Dieu ? Ou bien est-Il la cause de sa propre existence ? Mais si Dieu existe par Lui-même, s'il est vrai que les choses se sont passées telles que vous les décrivez, pourquoi ne serait-il pas vrai également que le monde est apparu spontanément ? Pas besoin de Créateur alors, et c'en est fini du dilemme !

À ces mots, les visages blêmissaient autour de moi ; les langues se déliaient, déversant sur moi leur flot d'injures, accompagné de quelques bonnes paires de gifles. Les cœurs pieux imploraient sur moi le pardon divin et le Droit Chemin. Les bien-pensants me fuyaient et les révoltés m'entouraient. Nous nous lancions dans une discussion interminable qui ne cessait que pour repartir à nouveau, indéfiniment.

La vérité première m'échappait alors, masquée par le débat. La fierté que j'éprouvais devant les premiers éveils de ma raison, mon émerveillement devant toute parole dite avec talent, l'argumentation où j'étais sans pareil, voilà ce qui me stimulait et m'encourageait. Voilà ce par quoi j'étais guidé, et non point la recherche et la découverte de la vérité.

Accaparé par le culte de moi-même, je refusais d'honorer Dieu. J'étais ébloui par la lumière qui commençait à briller en ma pensée avec l'éveil de ma conscience au sortir du berceau de l'enfance.

Tel était mon état d'âme par-delà la joute oratoire qui se répétait chaque jour.

Les fondements de la logique m'échappaient eux aussi, alors même que je parlais de logique. Je ne me rendais pas compte que je me contredisais moi-même. J'admettais en effet l'existence du Créateur, avant de demander : « Mais qui a créé le Créateur ? » J'en faisais une créature alors que je l'appelais Créateur. C'était l'exemple même du sophisme.

Affirmer une Cause Première de l'être implique que cette Cause soit un Être nécessaire en lui-même, qui ne dépende ni n'ait besoin d'aucune autre cause pour exister. Affirmer qu'une cause a besoin d'une autre cause, c'est n'en faire qu'un maillon dans l'enchaînement causal, non pas une Cause Première.

Telles sont les données philosophiques du problème qui amenèrent Aristote à affirmer l'existence d'une Cause Première, du Premier Moteur de l'être.

Mais ces données n'étaient pas claires dans mon esprit à l'époque.

Je ne savais pas encore qui était Aristote, ni quels étaient les fondements de la logique et de la dialectique.

J'ai dû, trente années durant, me plonger dans les livres. J'ai eu besoin de milliers de nuits de solitude, de méditation, de dialogue avec moi-même. J'ai eu besoin de revenir et revenir sans cesse sur mes réflexions, puis de retourner ma pensée sous tous ses aspects pour parcourir le chemin épineux qui m'a conduit de mes ouvrages *Dieu et l'Homme*, *L'Enigme de la Vie* et *L'Enigme de la Mort* jusqu'à ces mots que j'écris aujourd'hui sur le sentier de la certitude.

Cela, certes, n'a pas été facile. Mais je n'ai pas voulu de solution de facilité.

Si j'avais écouté la voix de la nature et laissé la spontanéité me conduire, je me serais épargné la peine du débat, et la nature m'aurait conduit vers Dieu. Mais je suis venu en un temps où tout est devenu complexe et où la voix de la nature s'est atténuée jusqu'à devenir un simple murmure ; un temps où la voix de la raison s'est élevée au point de devenir obstination, illusion et confiance absolue en elle-même. La raison, certes, est excusable de ses excès, car elle se voit au sommet d'une gigantesque pyramide de performances. Elle constate que c'est elle qui a apporté à la civilisation l'industrie, l'électricité, les fusées, les avions et les sous-marins ; elle qui a exploré terres, mers et profondeurs marines, au point de s'imaginer être toute-puissante et explorer tous les champs du savoir. Elle s'est érigée en juge de ce qu'elle savait et de ce qu'elle ne savait pas.

Tout jeune encore, je me réfugiai dans la bibliothèque de Tantâ pour y lire Shiblî Shumayyîl et Salâma Moussâ. J'y fis aussi la connaissance de Freud et de Darwin.

Puis je me passionnai de chimie, de sciences naturelles et de biologie. J'avais dans ma chambre un petit laboratoire où je préparais du gaz carbonique et de l'anhydride sulfureux ; je tuais des criquets avec du chlore et disséquais des grenouilles.

Le slogan qui s'était emparé du monde était : la science, la science, la science ! Rien que la science !

Le positivisme était la voie à suivre.

Fi des mystères ! Cessons de brûler l'encens et de débiter nos fables ! Qui nous donnera des chars et des avions en échange de nos religions et de nos cultes ? Les nouvelles scientifiques qui nous parvenaient d'Occident nous éblouissaient et miroitaient à nos yeux. Nous empruntions tout à l'Occident : livres, remèdes, vêtements, tissus, locomotives, automobiles... Même les boîtes de conserves, les crayons, les épingles et les aiguilles ! Même les programmes d'enseignement et les schèmes de composition littéraire pour la nouvelle, le théâtre et le roman ! Même le papier journal !

Nous modelions nos rêves et nos idéaux sur les héros et génies de l'Occident : Pasteur, Marconi, Röntgen, Edison, Napoléon, Abraham Lincoln, Christophe Colomb et Magellan.

L'Occident représentait le progrès.

Et l'Orient arabe, le sous-développement, l'anémie, la torpeur et l'humiliation sous la botte du colonialisme.

Il était donc naturel pour nous de nous représenter l'Occident comme la lumière et la vérité, le chemin vers la puissance et le salut.

Je suis entré en faculté de médecine pour y recevoir un enseignement dispensé en anglais. J'ai étudié l'anatomie dans des manuels en anglais. Avec mes professeurs à l'hôpital, je parlais anglais, non pas parce que l'Angleterre occupait le Canal de Suez, mais pour une autre raison logique et normale, à savoir que la médecine moderne était une science purement occidentale. Ce que les Arabes avaient découvert en ce domaine au temps d'Avicenne ne représentait que de simples rudiments qui n'étaient plus adaptés aux besoins du siècle.

Les savants occidentaux prirent le relais là où s'étaient arrêtés Avicenne et les chercheurs arabes. Puis ils empruntèrent la voie tracée, avec des moyens plus développés, des laboratoires, des centres de recherche, à grand renfort de subventions destinées à cette recherche. Ils devancèrent alors leurs prédécesseurs arabes, perses ou autres et bâtirent l'imposant édifice de la médecine moderne, de la physiologie, de l'anatomie et de la pathologie. Ce sont eux qui se mirent à faire autorité et ce, à juste titre.

Avec ce que m'enseignèrent les livres de médecine, j'appris aussi la vision scientifique des choses : point de jugement valable qui ne soit basé sur l'observation du réel et le témoignage des sens.

La science part du sensible, du visible, du tangible. Elle recueille des observations et en déduit des lois.

Ce qui ne tombe pas sous les sens est considéré, au regard de la science, comme non-existant.

Aucune mention du mystère !

C'est avec cette tournure d'esprit scientifique et purement matérialiste que je commençai mon cheminement dans l'univers de la croyance. Malgré mes assises matérialistes et un point de départ dans le sensible qui refuse tout mystère, je ne pus nier ou éliminer la Toute-Puissance divine.

La science m'offrait de l'univers une image extrêmement exacte et précise : en toute chose, de la moindre feuille d'arbre à l'aile du papillon et au grain de sable, il n'y a qu'équilibre, ordre et beauté.

L'univers en son entier est construit selon une harmonie et des lois précises.

Tout se meut en respectant un plan, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, du système solaire à la galaxie fabuleuse qui comprend un milliard de soleils, ou même à l'immensité céleste qui, selon les dires des astronomes, englobe plus d'un milliard de galaxies.

Cette existence infinie, du plus infime électron au plus grand corps céleste, je la voyais davantage comme une symphonie mélodieuse exécutée avec précision et mesure en chacun de ses mouvements, comme le corps entier qu'anime l'esprit.

Parvenu à ce point, je me représentai Dieu comme l'Énergie cachée au sein de l'univers, animant êtres et vivants, terres et cieux, avec ordre et beauté. Il était le Mouvement que la science avait découvert dans l'atome, le protoplasme et les astres. Il était l'Énergie créatrice cachée au cœur de toute chose ou bien, selon l'expression de Thomas d'Aquin, l'Acte Pur qui a évolué dans le microbe jusqu'à ce qu'apparût l'homme. Son évolution était constante et se poursuivrait, indéfiniment.

Pour moi, l'être était illimité et infini. Il ne pouvait en effet être limité que par le néant. Or, le néant étant du non-être, il était logique et incontournable que l'être fût sans limites et sans fin.

Il était faux en outre de se demander qui a créé l'univers. Une telle question impliquait que l'univers n'existait pas au commencement et qu'ensuite, il fut. Mais comment le néant pouvait-il "être" ?

Le néant étant du non-être dans le temps et l'espace, un pur lapsus, il était absurde d'affirmer qu'il fût.

Ainsi, je fis de l'être un événement au passé éternel, éternellement durable... un événement éparé à travers le temps, sans limites et sans fin.

Par voie de conséquence, Dieu était le Tout dont nous étions les manifestations. Il était l'Être, et le néant avant Lui était du non-être. Il était l'être matériel étendu aux dimensions de l'éternité, sans commencement ni fin.

De cette façon, je m'élaborai une théorie qui se satisfaisait de ce qui existait et qui voyait en Dieu l'Être suprême, sans nécessité aucune de mystère ni de mystérieux, sans nul besoin d'avoir recours à l'invisible.

Je tombai par là dans les pièges de la théorie indienne de l'unicité de l'être, de la philosophie spinoziste et de l'idée bergsonienne d'Énergie vitale cachée, autant de philosophies qui partent du concret, des cinq sens, et ne font nulle place au mystère.

La théorie indienne de l'unicité de l'être va plus loin encore, car elle abolit tout dualisme entre créé et Créateur, toutes les créatures étant en effet, selon elle, des manifestations du Créateur.

On trouve dans le livre des *Upanishad* une antique prière hindoue qui expose cette conception en des vers d'une délicate poésie. Le dieu Brahma, qui réside au cœur du monde, s'exprime en un murmure :

*Si le meurtrier pense que c'est lui qui tue,
Si celui qui est tué pense qu'il est la victime,
Tous les deux ne savent pas mes manières cachées.
Car je suis le cœur de la victime,
Et l'arme de l'assassin,
Et l'aile de celui qui vole.
Je suis, pour qui doute de mon existence,
Toute chose, le doute même.
Je suis l'Un.
Je suis toutes choses.*

C'est un dieu qui ressemble à la blanche lumière. Elle est une, simple. Et pourtant, elle recèle en elle toutes les couleurs du spectre.

J'ai vécu des années, pris dans cette brume indienne et cette marijuana mystique. J'ai pratiqué le yoga, me référant à ses sources et me mettant à l'école de maîtres indiens. Puis j'ai fait mienne pendant longtemps la théorie de la métempsycose. Certains de mes romans, comme *L'Araignée* et *La Sortie du Tombeau*, en sont le reflet.

Et pourtant, je commençai à ressentir un certain malaise et de l'insatisfaction.

Je reconnaissais en mon for intérieur que cette idée que j'avais de Dieu était très confuse.

Une fois encore, il revint à la science d'être mon guide, mon sauveur, mon conseiller.

L'attention que je portais à la science et à la vie que je découvrais sous le microscope m'apprit autre chose.

La théorie indienne de l'unicité de l'être était, certes, une belle façon de s'exprimer, poétique et mystique, mais elle n'était pas vraie. La vérité péremptoire qu'affirmait la science est qu'il y a une unité de matière première, sans plus, une unité dans le tissu cellulaire, dans les principes premiers et les lois, une unité de matériau à partir duquel tout est construit. Toute vie, en effet, qu'il s'agisse des plantes, de l'animal ou de l'être humain, émane des différentes combinaisons du carbone avec l'hydrogène et l'oxygène. C'est pourquoi tout être vivant est réduit à l'état de charbon lorsqu'il est consumé par le feu. De quelque espèce qu'elle soit, la vie résulte d'une cellule unique et de ses multiplications.

Nous apprenons en outre par l'astronomie, la chimie et les sciences nucléaires que le carbone et l'ensemble des éléments proviennent de la cuisson d'un élément unique au creux de gigantesques fourneaux stellaires, à savoir l'hydrogène.

L'hydrogène s'y transforme en hélium, carbone, silicium, cobalt, nickel, fer... et ainsi de suite jusqu'au bout de la liste des éléments, et cela par scission et nouvelle synthèse, à des degrés extrêmes de chaleur et de pression.

Toutes les catégories d'êtres sont ainsi ramenées à une matière brute unique, à un même fil de soie dont l'univers est tissé selon des détails, dessins et modèles différents.

La différence entre espèces, entre une créature et une autre, est une différence de rapports qualitatifs et quantitatifs. C'est une question d'équation et de numéro de fabrication. Mais le matériau est identique.

D'où le secret du sentiment de relation, de proximité, d'affinité et de lien du sang entre l'homme et l'animal, entre le fauve et son dompteur, entre le nez qui hume et la fleur odoriférante, entre l'œil et le spectacle d'un beau coucher de soleil.

Tel est le secret de l'harmonie.

Tous les êtres sont membres d'une même famille et proviennent d'un père commun.

Mais cela ne nous permet absolument pas de conclure que Dieu "est" l'être créé. C'est toute la confusion qu'ont commise les mystiques.

Il en serait de même d'un critique d'art au goût très raffiné qui, visitant une exposition de peinture, remarquerait une unité entre tous les tableaux : même matière, même mariage des couleurs, voire même style. La conclusion va de soi, elle est évidente : notre critique va penser que tous les tableaux sont du même auteur, Picasso par exemple, Chagall ou Modigliani...

L'unité reliant tous les êtres signifie qu'ils ont un Créateur unique. Mais elle ne signifie en rien qu'ils soient eux-mêmes le Créateur.

Le critique n'affirmera jamais que les tableaux "sont" l'artiste peintre.

La théorie indienne de l'unicité de l'être est une escapade mystique, une affabulation. C'est une simplification purement subjective qui n'est pas corroborée par la science ni ne satisfait la raison.

Le regard scientifique et réfléchi porté sur les phénomènes de la création et les êtres créés affirme qu'il y a une unité entre eux, sans plus. Une unité de style, de lois et de matériaux, preuve manifeste que leur Créateur est unique et sans associé, qu'Il n'a pas permis d'autre style que le sien.

Il nous dit que ce Créateur est une Intelligence totale et universelle qui inspire ses créatures, les guide tout au long de leur évolution et les arme de moyens pour vivre. C'est Lui qui crée des ailes aux graines des arbres désertiques pour qu'elles puissent franchir les étendues arides en quête d'eau et de conditions de germination favorables.

C'est lui qui munit l'œuf de la femelle du moustique de deux pochettes d'air pour lui permettre de flotter à la surface de l'eau au moment de la ponte, sans être englouti par les flots.

Il est impossible que le moustique fasse appel à une quelconque connaissance du principe d'Archimède ! Il y a donc une intervention de l'Intelligence totale, universelle et créatrice. C'est elle qui fournit à toute créature ses moyens de survie. Cette Intelligence est celle d'un Créateur qui transcende ses créatures. Il sait ce qu'elles ignorent ; Il peut ce dont elles sont incapables ; Il voit ce qui est caché à leur regard.

Il est unique, Un, Tout-Puissant, Savant, Omniscient, Sagace. Il entend et voit tout... Transcendant, Il reçoit des attributs sans être circonscrit par aucun d'eux.

Un lien permanent relie le Créateur à ses créatures, car Il leur est plus proche encore que le sang circulant dans leurs veines.

Il est le Maître qui a inventé la symphonie grandiose de l'univers.

Il est la Justice qui préside aux lois de l'univers et qui instaure celui-ci selon un ordre précis et infaillible.

Voilà ce que la science m'a appris : une perception vraie de Dieu.

Quant à affirmer l'éternité de l'être par le fait que le néant soit du non-être et que l'être existe, il n'y a là qu'une argutie purement verbale.

Le néant, en vérité, n'est pas du non-être.

Le simple fait de se représenter et de penser le néant nie qu'il soit du non-être.

Le néant est tout au plus une négation de ce que nous savons, mais il n'est pas une négation absolue qui équivaldrait à faire table rase. La notion de néant absolu est une simple hypothèse, tout comme le zéro mathématique. On ne peut impunément confondre hypothèse et réalité et appliquer à la réalité une pure conjecture qui nous amènerait, par une sorte d'aberration, à qualifier le néant de non-être et à voir en ce mot une question existentielle à partir de laquelle nous élaborerions nos jugements sur la réalité. C'est là une contradiction évidente et un sophisme.

Il en est de même si nous affirmons que l'être "existe". La confusion est la même, car l'être est une abstraction et "exister" se dit d'une réalité sensible.

Les mots "néant" et "être" sont des notions abstraites comme le zéro et l'infini. On ne peut les confondre avec la réalité tangible et visible ou l'univers qui s'offre concrètement aux sens.

L'univers n'est donc pas éternel. Il a été créé. Il a eu un commencement. Une autre preuve nous est fournie par la science, par ce que nous savons sous le nom de "deuxième loi de thermodynamique".

Cette loi affirme que la chaleur se propage du chaud vers le froid, de la chaleur la plus élevée vers la plus basse, jusqu'à égalité de température et arrêt du transfert de chaleur.

Si l'univers était éternel, s'il n'avait pas connu de début, l'échange de chaleur se serait arrêté irrémédiablement, de toute éternité. Toute forme de vie aurait été impossible. Les étoiles se seraient refroidies et auraient atteint la température de la glace, au milieu d'une totale désolation. Toute chose aurait vu sa fin.

Cette loi prouve donc que l'univers a eu un commencement.

Dans la mutation mineure que nous voyons à l'œuvre dans la mort des civilisations, des individus, des étoiles, des animaux et des plantes, ainsi que dans la finitude des instants, des périodes et des époques, il y a un autre indice de la grande mutation vers laquelle s'achemine inéluctablement l'univers.

La science, dans ce qu'elle a de vrai, n'a jamais contredit la religion. Bien au contraire ! Elle y réfère et en confirme les affirmations.

Pour moitié seulement, la science met la raison dans l'incertitude et le doute, spécialement si cette raison est infatuée d'elle-même en se fiant à son rationalisme, si le combat est à mener à une époque où elle s' imagine être tout, si l'homme baigne dans un progrès matériel criard où domine le vacarme des avions, des vaisseaux spatiaux et des satellites artificiels qui clament à tout instant :

Je suis la matière !

Je suis toute chose !



SI MES ACTIONS SONT DECRETEES PAR DIEU, POURQUOI ME JUGE-T-IL ?

(EXTRAIT DE *DIALOGUE AVEC UN AMI ATHEE*)

Mon ami me dit avec malice, s'imaginant qu'il m'avait pris à la gorge et que je ne pouvais lui échapper :

- Vous affirmez que Dieu tient toute chose en son Pouvoir et que rien ne se produit indépendamment de son Décret tout-puissant. Vous prétendez que nos actions nous sont imposées par une prédétermination divine... S'il en est ainsi, pourquoi Dieu nous demande-t-Il des comptes ? Ne me réponds pas comme d'habitude que tu es libre ! Il n'est pas plus effronté mensonge. Dis-moi un peu ! Ai-je choisi le jour de ma naissance, mon sexe, ma hauteur, ma grosseur, ma couleur, ma patrie ? Dépend-il de moi que le soleil se lève et que la lune se couche ? Cela fait-il partie de ma liberté que le destin me frappe, que la mort me prenne à l'improviste ou que je sois dans une situation si désespérée

que le crime m'apparaisse comme la seule issue possible ? Pourquoi Dieu me contraint-Il à accomplir tel ou tel acte pour ensuite me châtier de l'avoir commis ? Lorsque tu prétends être libre et posséder une volonté autre que la Volonté divine, ne pêches-tu pas, par cette adjonction de volontés, contre l'Unité divine ? Et que dis-tu de l'influence du milieu et des circonstances ? Quel est ton avis sur le déterminisme que défendent les adeptes du matérialisme, historique ou autre ?

Son offensive terminée, mon ami eut un profond soupir de soulagement. Il pensait m'avoir porté un coup mortel. Il ne lui restait plus qu'à préparer mon linceul.

Calmement, je repris :

- Tu commets un certain nombre d'erreurs. Tes actions, c'est vrai, sont connues de Dieu et consignées dans son Livre. Cependant, elles ne te sont pas imposées de force. La prédétermination relève uniquement de la Préscience divine. Il en va de même lorsque, par la connaissance que tu as de ton fils, tu prévois qu'il s'adonnera à la débauche. Si cela se produit de fait, l'auras-tu contraint ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une prévision qui s'est avérée exacte ?

Tu parles ensuite de la liberté comme d'une invention de l'esprit en rappelant, pour justifier tes dires, que tu n'as pas choisi le jour de ta naissance, ni ton sexe, ni ta hauteur, ni ta couleur, ni ta patrie... Ou encore que tu es incapable de changer la position du soleil.

Une fois encore, tu confonds tout ! Ton erreur tient au fait que tu ne conçois pas la liberté comme nous, les croyants. C'est d'une liberté absolue que tu parles lorsque tu demandes : « Pouvais-je me créer moi-même blanc ou noir ? Est-il en mon pouvoir de changer le soleil de place ou d'arrêter son cours ? Mais où donc est ma liberté ? »

Notre réponse est la suivante : cette liberté sur laquelle tu t'interroges et qui serait celle d'agir à ta guise dans l'univers, nous ne prétendons pas, nous non plus, la posséder. Elle est un privilège divin :

« Ton Seigneur crée et choisit ce qu'Il veut ; les hommes n'ont pas de choix. » (Coran : 28, 68)

Personne n'a la liberté de choix pour ce qui concerne la création. Dieu crée ce qu'Il veut, comme Il le veut. Il ne te demandera pas de comptes sur la petitesse de ta taille. Il ne te blâmera pas pour ta grandeur. Il ne te châtiara pas pour n'avoir pu arrêter la course du soleil.

La question se limite au domaine de la responsabilité qui t'a été confiée car, là, tu es libre. Nous n'affirmons rien de plus.

Tu es libre de réfréner tes passions, de maîtriser ton comportement, d'engager la lutte contre toi-même, de combattre tes mauvaises intentions et cultiver tes bonnes tendances.

Tu peux donner généreusement de toi-même et de ton argent.

Tu peux dire la vérité ou mentir.

Tu peux t'abstenir de t'enrichir malhonnêtement.

Tu peux détourner ton regard des faiblesses d'autrui.

Tu peux éviter d'insulter, de calomnier ou de diffamer ton prochain.

Dans ce domaine, nous sommes libres.

Dans ce domaine, nous serons interrogés et jugés.

La liberté dont il est ici question est relative et non absolue : c'est celle de l'homme face aux responsabilités qui sont les siennes.

Cette liberté est réelle. Nous en voulons pour preuve l'intuition que nous avons de notre responsabilité et de notre remords pour une faute commise ou de la satisfaction que nous éprouvons pour une bonne action. À chaque instant, nous savons que nous avons à choisir, à peser les multiples

possibilités qui s'offrent à nous. Bien plus ! Notre raison a pour fonction première d'évaluer le pour et le contre des alternatives entre lesquelles elle a à choisir.

Notre main peut trembler de fièvre ; elle peut aussi se mouvoir pour écrire une lettre. Nous percevons la différence de façon claire et décisive. Nous ne maîtrisons pas le premier de ces mouvements ; il ne dépend absolument pas de notre volonté. Le second est libre et volontaire. Si nous étions contraints dans les deux cas, nous ne serions pas à même de faire la différence.

Nous le savons, et cela vient confirmer la liberté dont nous parlons : il est impossible, quelle que soit la pression utilisée, de contraindre le cœur à aimer malgré lui. Tu peux, certes, obliger une femme, sous la menace et en la maltraitant, à se dévêtir. Mais, en dépit de toute pression ou menace, tu ne peux absolument pas l'obliger à t'aimer. Cela signifie que Dieu a mis nos cœurs à l'abri de toutes sortes de contrainte ou de violence. Il les a créés libres.

Nous serons donc jugés par Dieu sur les intentions secrètes de notre cœur. Le croyant qui blasphème ou renie sa foi en paroles seulement, sous le coup de la menace et de la torture, n'aura pas de comptes à rendre pour cela tant que sa foi est enracinée en son cœur. Il échappe au blâme divin et à lui s'applique l'exception :

*« Non pas celui qui subit une contrainte
et dont le cœur reste serein dans sa foi. »* (Coran : 16, 106)

Une autre confusion apparaît ici. Certains comprennent la liberté humaine comme le fait de ne dépendre d'aucune volonté, ni d'avoir d'ordre à recevoir de personne. Ils reprochent donc aux défenseurs de la liberté de donner à Dieu des associés, des égaux qui décrètent et jugent comme Lui.

C'est ce que tu entendais toi-même lorsque tu parlais de pluralité des volontés. Mais c'est une erreur, car la liberté de l'homme ne situe pas celui-ci au-dessus de la Volonté divine.

Dieu nous a donné la liberté de ne pas faire ce qui Lui plaît (c'est cela le péché) ; mais Il n'a donné à personne la liberté de se placer au-dessus de sa Volonté. C'est un autre aspect de la relativité de la liberté humaine.

Tout ce que nous faisons entre dans la Volonté divine et en dépend, même si nos comportements déplaisent à Dieu et enfreignent sa Loi.

Notre liberté est une faveur divine, un don du Créateur. Nous ne la Lui avons pas dérobée de force.

Notre liberté est au cœur même de sa Volonté, comme l'indique le verset coranique suivant :

*« Vous ne le voudrez
que si Dieu le veut. »* (Coran : 76, 30)

Notre volonté est immanente à sa Volonté. Elle est une faveur de sa part, un don de sa Générosité, de sa Grâce. Elle correspond exactement à ce qu'Il veut. Aucun dualisme. Aucune contradiction. Aucune concurrence de notre part aux Ordres divins.

La liberté ainsi comprise ne nie pas l'Unicité divine. Elle ne donne pas à Dieu des égaux qui décrèteraient et jugeraient comme Lui. Notre liberté émane de Dieu. C'est Lui qui l'a décrété et en a voulu ainsi.

Une autre confusion peut apparaître. Sur la question du prédéterminisme et de la liberté ou absence de liberté humaine, certains ont compris ce prédéterminisme comme une contrainte imposée à l'homme, comme une violence faite à sa nature. Tu as, toi aussi, commis l'erreur.

Parlant de Lui-même, Dieu nie catégoriquement pareille contrainte :

*« Si nous le voulions,
Nous leur enverrions du ciel un Signe :
ils courberaient alors l'échine devant lui. »* (Coran : 26, 4)

La signification de ce verset est évidente. Dieu affirme qu'il Lui était possible de contraindre les hommes à la foi en s'imposant à eux par ses prodiges. Il ne l'a cependant pas voulu, car telle n'était pas sa manière de faire.

*« Pas de contrainte en religion !
La Voie Droite est distincte de l'erreur. » (Coran : 2, 256)*

*« Si ton Seigneur en avait décidé ainsi,
tous les habitants de la terre auraient cru.
Te revient-il de contraindre les hommes à croire ? » (Coran : 10, 99)*

La contrainte ne fait pas partie des mœurs divines.

Le prédéterminisme ne peut consister dans le fait que Dieu forcerait les hommes à agir contre leur nature. Au contraire, ce que Dieu décrète pour chaque homme est toujours dans la ligne de l'intention et du vouloir de cet homme. Aucun dualisme : Dieu conduit son serviteur précisément là où celui-ci choisit librement d'aller. Ce faisant, Il se conforme aux aspirations et intentions que tout homme nourrit en son for intérieur.

*« Nous accroissons le champ
de qui désire le champ de la vie future.
Nous gratifions de quelques profits
celui qui désire le champ de la vie en ce monde. » (Coran : 42, 20)*

*« Leur cœur est malade.
Dieu aggrave cette maladie. » (Coran : 2, 10)*

*« Ceux qui sont déjà sur la Voie Droite,
Dieu les oriente encore mieux. » (Coran : 47,17)*

Dieu s'adresse aux captifs en ces termes :

*« Si Dieu voit un bien en vos cœurs,
Il vous accordera des biens meilleurs
que ceux qui vous ont été dérobés. » (Coran : 8, 70)*

Pour décider du sort de l'homme et mettre son Décret à exécution, Dieu se conforme aux intentions que recèle le cœur humain. Il va dans le sens de l'option prise par l'homme, que celui-ci opte pour le mal ou qu'au contraire, il choisisse le bien.

Cela revient à dire qu'il n'existe aucune contradiction. L'impulsion divine et le libre arbitre humain ne font qu'un.

Dieu nous conduit là où nous avons, dans le secret de notre cœur, choisi d'aller. Aucune injustice en cela. Aucune contrainte. Pas la moindre violence contre notre nature.

*« À celui qui pratique l'aumône et craint Dieu,
à celui qui atteste la véracité de la suprême récompense,
Nous facilitons l'accès au bonheur.
À l'avare qui a soif de richesses,
à celui qui nie l'existence de la suprême récompense,
Nous facilitons l'accès au malheur. » (Coran : 92, 5-10)*

*« Ce n'est pas vous qui les [les incroyants] avez tués,
mais c'est Dieu qui les a tués. » (Coran : 8, 17)*

Dans ce dernier exemple, le coup porté par l'homme se confond avec le coup décrété par Dieu.

Telle est la solution de l'énigme du prédéterminisme. L'intention revient à l'homme et il appartient à Dieu de la consolider, en bien ou en mal selon l'option retenue par l'homme.

La liberté humaine n'a pas toujours la même mesure. Relative, elle est susceptible d'accroissement.

L'homme peut tout d'abord augmenter sa liberté par la science. De fait, grâce à l'invention d'instruments, de machines et de moyens de communication, il a pu se soumettre la terre, supprimer les distances, briser les chaînes du temps et de l'espace. Par l'étude des lois de son environnement, il a pu contrôler celui-ci et le mettre à son service. Il a appris à vaincre la chaleur, le froid et les ténèbres. Il a ainsi effectivement décuplé sa liberté.

Deuxième source de progrès pour la liberté : la religion, l'appui cherché en Dieu en se rapprochant de Lui, la Révélation, la connaissance et la certitude reçues du Créateur. C'est la voie empruntée par les Prophètes et ceux qui marchèrent à leur suite.

Avec l'aide et l'assistance divines, Salomon a obtenu la soumission des démons. Il s'est servi des vents comme monture et a parlé aux oiseaux. Moïse a fendu la mer. Jésus a ressuscité l'aveugle-né, les lépreux et les aveugles.

La vie des saints nous apprend que ceux-ci ont accompli des miracles. La terre leur était soumise et les mystères leur étaient dévoilés.

Ce sont autant de degrés supplémentaires de liberté qu'ils ont acquis, grâce à leur combat spirituel sur la voie du culte rendu à Dieu pour se rapprocher de Lui et Lui manifester leur amour.

Dieu leur a abondamment communiqué de sa Science cachée. Il s'agit bien en effet d'une science, mais, cette fois-ci, directement transmise par Dieu.

Abû Hâmid al-Ghâzalî résume en deux phrases cette question du prédéterminisme :

l'homme est libre dans le domaine de ce qu'il connaît ;

il ne l'est pas dans le domaine de ce qu'il ignore.

Par conséquent, chaque fois que l'homme augmente sa science, qu'elle soit concrète ou mystique, le champ de sa liberté s'accroît également.

Les matérialistes commettent leur plus grossière erreur lorsqu'ils se représentent l'homme comme prisonnier des déterminismes de l'histoire et de la division en classes sociales. Ils le réduisent ainsi à n'être que le maillon d'une chaîne dont il ne peut se libérer. Aucune possibilité pour lui d'échapper aux lois économiques et au cours de l'histoire, comme s'il n'était qu'un fêtu de paille ballotté par les flots, un être sans bras et complètement amorphe.

L'expression qu'ils répètent et rabâchent inlassablement comme s'il s'agissait d'une loi (le caractère inéluctable de la lutte des classes) est fausse sous l'angle de l'analyse scientifique, car il n'existe pas de nécessités inéluctables sur un plan humain. Tout au plus peut-on parler de probabilités, d'éventualités.

Là est toute la différence entre l'homme et les rouages, les machines et les objets matériels. On peut prévoir une éclipse de soleil à la minute, voire à la seconde. Et de même pour les mouvements de ce soleil pour les jours, pour les années à venir. Mais pour ce qui concerne l'être humain, personne n'est en mesure de savoir ce qu'il recèle au tréfonds de sa conscience, ni ce qu'il fera demain ou après-demain. On ne peut tabler que sur des hypothèses, des probabilités, des suppositions, à condition encore que l'on possède suffisamment d'informations pour se forger un jugement.

Toutes les prédictions de Karl Marx se sont avérées fausses. Le communisme n'est pas né, comme il l'avait prévu, dans un pays économiquement avancé, mais dans un pays sous-développé. La lutte entre capitalisme et communisme n'a pas empiré ; les deux se sont rapprochés pour en arriver à une situation de coexistence pacifique. Qui plus est, les pays communistes ont ouvert leurs portes aux capitaux américains ! Les contradictions dans la société capitaliste ne se sont pas aggravées au point d'engendrer la faillite à laquelle s'attendait Karl Marx. Au contraire, l'économie capitaliste est devenue florissante alors que des dissensions et des divergences sont nées au sein du bloc socialiste.

Tous les calculs de Marx ont donc été faux, prouvant par là l'erreur de l'absolutisme de sa méthode. [...] La pensée matérialiste n'a pas réussi à comprendre l'homme ou l'histoire et elle s'est fourvoyée dans son appréciation du futur à cause d'une erreur fondamentale : elle s'est représenté l'homme comme un moucheron prisonnier d'un réseau de fatalités, oubliant totalement qu'il est libre, réellement libre.

Quant à ce que prétendent les matérialistes sur l'influence du milieu, de la société et des circonstances, ou encore sur le fait que l'homme ne vit pas seul et que sa liberté n'évolue pas dans le vide, voici notre réponse : il est vrai que le milieu, la société et les circonstances s'opposent à la liberté individuelle. Leur emprise, toutefois, n'est pas une négation de la liberté ; elle en souligne la portée dialectique. La liberté individuelle ne s'affirme en effet que face à une résistance qu'elle doit vaincre. Si l'homme exerçait sa liberté dans le vide, sans avoir à affronter la moindre résistance, il ne serait pas véritablement "libre" conformément au sens que nous donnons à ce mot. Il n'aurait aucun obstacle à surmonter par lequel il prouverait sa liberté.



LA POUSSIÈRE

(EXTRAIT DE L'ÉNIGME DE LA MORT)

*Un atome de poussière n'est pas insignifiant.
Il y a en lui une activité, une pulsation.*

La matière est-elle réellement inerte ?
Est-elle un amas immobile, figé, mort, sans activité aucune ?

Non !

C'est même un non-sens de qualifier certains corps de « solides » car, en réalité, ils ne le sont pas, même s'ils n'atteignent pas l'état liquide. Ils recèlent une activité interne et se composent d'ensembles impressionnants d'atomes et de molécules se mouvant dans le vide.

La molécule est un tout constitué d'atomes.

L'atome est à son tour un tout merveilleux constitué d'un noyau de particules autour duquel gravitent des électrons infiniment petits et répartis sur différentes orbites.

Les atomes, comme les molécules, sont reliés entre eux selon des lois d'attraction-répulsion en vertu desquelles ils sont attirés les uns vers les autres sans pour autant s'entrechoquer ou se fondre en un amalgame où ils perdraient leurs caractéristiques propres.

Il en est des atomes comme de l'immense système solaire où satellites et planètes sont reliés entre eux par la force de gravitation. Celle-ci toutefois n'atteint pas un degré tel que planètes et satellites se rapprocheraient pour ne plus former finalement qu'un amas confus. L'attraction est modérée par une force de répulsion conservant aux corps célestes leurs propriétés respectives.

Ces corps sont pris dans un mouvement de rotation, comme les électrons en tout être vivant, ainsi qu'en tout corps inanimé, liquide ou gazeux.

La seule différence entre les solides, les liquides et les gaz tient à la vitesse de rotation des atomes. Comparativement aux solides, cette vitesse est supérieure dans les liquides. Elle est encore bien plus grande dans les gaz où les atomes se dispersent en toutes directions pour devenir ce que l'on appelle communément de l' "air".

Sous son aspect extérieur, la poussière ne fait aucunement penser à un ordre quelconque. Elle semble être un indéfinissable fatras de matière. Mais les apparences sont trompeuses, car le moindre grain de poussière renferme une structure, une forme, un agencement minutieux, un mouvement imprimé à ses atomes.

Et ainsi de tout ce que contient l'univers. En toute chose existe une pulsation.

À ce point, bien tenue apparaît la différence entre les vivants et les êtres inanimés. Elle s'amenuise au fur et à mesure que nous scrutons en profondeur la nature de la matière.

Il est insuffisant de dire qu'une activité existe dans la matière. Cette activité est en outre orientée vers un but.

Les atomes de carbone non rassasiés se meuvent pour parvenir à un état de saturation et d'équilibre. C'est la raison pour laquelle ils se lient à d'autres corps, donnant naissance à des composés et à des réactions chimiques.

Cela revient à dire que la composition de la matière traduit une structure, une activité, une finalité.

Il faut ajouter que les éléments constitutifs de la matière possèdent parfois une spécificité et des caractéristiques propres qu'ils conservent en permanence. Le sulfate de cuivre, par exemple, forme automatiquement un ensemble de cristaux ayant un aspect bien défini. Immersée dans des solutions, cette substance se multiplie et se propage en conservant toujours la même forme cristalline. Lorsqu'un cristal est séparé en deux, les deux parties croissent en conservant des particularités identiques.

Le fer, le nickel, la silice, les roches (de quelque nature qu'elles soient), la plupart des substances organiques et inorganiques forment des cristaux spécifiques permettant de les reconnaître, de même que l'on identifie les personnes grâce à leurs empreintes digitales.

Examinés au microscope, ces cristaux révèlent une harmonie géométrique qui retient longuement l'attention.

Cela signifie que la matière inanimée possède une activité par laquelle elle tend vers l'équilibre, l'ordre, la beauté, la singularité, la cristallisation.

De telles propriétés détruisent la barrière séparant la vie de la mort. Elles dévoilent les aptitudes à la vie que renferme la matière solide et inerte.

Cette matière n'est pas agitée par d'inutiles remous. Elle est organisée selon une configuration précise.

Entre la vie et la mort, il n'y a donc qu'une différence de degré, dans la liaison, la composition et la disposition des éléments selon des formes particulières.

Dans les êtres vivants, les éléments sont organisés avec un maximum de complexité et de spécificité. Mais c'est au sein même de la matière que sont présentes les virtualités de cette vie grandiose dans ses différentes ramifications.

Certes, une différence sépare les êtres vivants des êtres inanimés, mais le lien entre matière vivante et matière inerte est ininterrompu. Le monde est un. Il n'a qu'une seule origine et sa nature est unique. L'esprit le pénètre de toutes parts. De l'intérieur, la raison informe ce tout pour donner naissance à des ensembles, des types et des modèles qui dénotent un ordre, une loi, une harmonie. Aussi distincts que soient les types de vivants et ceux des êtres inanimés, une étude approfondie les ramène tous à leur commune origine, au tronc commun dont ils dérivent, révélant par là leur universelle ressemblance et l'unité de leur substance.

Un lien de parenté unit l'univers entier.

Le soleil, la lune, le serpent, le microbe et nous-mêmes sommes cousins germains.

Lorsque Darwin, dans sa théorie de l'évolution, découvrit la loi de l'origine des espèces, on se moqua de lui. Comment l'homme et l'animal pouvaient-ils bien être cousins ?

Mais le savant prouva par l'étude anatomique qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Il démontra comment les animaux, les plantes et tous les vivants sont unis, de par leur anatomie et leur comportement fonctionnel, par un même lien de famille.

Darwin était loin de penser que, lorsqu'il serait mort et enterré, d'autres arguments, plus probants encore que les siens, viendraient corroborer sa théorie sur l'origine des espèces.

C'est pourtant ce qui se produisit. En chimie, il fut établi que tous les vivants ont des tissus organiques de constitution identique, à base de carbone.

Il fut aussi prouvé que les vivants offrent une ressemblance de détail plus importante encore : tous se composent de molécules lévogyres.

Pénétrant finalement au cœur de l'atome, l'analyse a révélé des ressemblances plus profondes à l'échelle de l'univers entier, qu'il s'agisse des vivants ou des êtres inanimés. L'univers représente un tout organisé qui palpite et est orienté vers un but, un tout régi par une loi, où règnent la beauté et un rythme merveilleux.

De cette façon, le lien de parenté que Darwin a découvert entre les vivants s'étend pour englober aussi les morts. Qui plus est, il englobe l'univers entier dans un tout unique relié par une unité intrinsèque.

Entre Shakespeare créant ses poèmes, l'huître fabriquant sa perle et la matière inerte créant des cristaux aux formes géométriques, il n'y a qu'une différence de degré.

L'univers est une pyramide au sommet de laquelle trône l'homme, couronnement final de ce merveilleux édifice où chaque pierre représente une étape supplémentaire.

Mais ce couronnement est momentané, car l'être ne cesse de faire preuve d'ingéniosité. Dans son évolution ascendante, il se manifestera en un Être supérieur à l'homme, un Être dans lequel l'ordre et l'esprit seront encore plus manifestes.

Où que je tourne mon regard dans l'univers, du plus petit atome à l'astre le plus grand, du plus minuscule microbe à la créature la plus élevée, de la poussière à l'or, aux diamants et aux perles, je rencontre l'ordre et la beauté.

Dieu transparait dans l'univers entier.



SE COMPRENDRE

Rédaction: J.M. Gaudeul

SMA Se Comprendre - 5, rue Roger Verlomme - 75003 Paris - France

Tél. 01 42 71 84 54

Fax: 01 48 04 39 67

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

France: 30 € - Etranger: 35 € - Envoi par e-mail : 15 € - CCP SMA Se Comprendre 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org